

sa fille; Sophie promet de la lui conduire avant la Pentecôte, c'est-à-dire avant son mariage, car les nouveaux époux se promettaient de voyager pendant la lune de miel. Madame Zaptine invita les trois amis à passer huit jours chez elle avant la noce. Pressée par les instances de Dosia, la princesse y consentit.

— Que veux-tu que je devienne quand tu ne seras plus là ? disait tristement la jeune fille.

— Tu reviendras l'hiver prochain, répondait la princesse.

Dosia secouait tristement la tête. Quand on a dix-huit ans, l'hiver prochain est synonyme des calendes grecques.

Depuis les bourrasques d'avril, elle était devenue toute différente d'elle-même. Si la princesse n'avait pas été absorbée par les préparatifs de son mariage, elle eut certainement remarqué cette métamorphose si rapide et si importante; mais elle n'y songeait guère. Pierre ne voyait que Sophie. Platon ne songeait qu'à lui-même, et pendant qu'il bataillait avec sa conscience et sa philosophie, la cause de ses soucis déperissait étrangement.

Le soir de leur arrivée chez madame Zaptine, ils furent tous à la fois frappés de cette vérité, jusque-là méconnue. Le cri de la mère leur ouvrit les yeux.

— Mon Dieu ! s'écria madame Zaptine, il faut que tu sois bien malade, Dosia, pour avoir maigri comme cela !

Les dix paires d'yeux qui se trouvaient dans la pièce se tournèrent aussitôt vers la jeune fille qui rougit. L'incarnat de la confusion lui rendit un éclat passager.

— C'est la sagesse, maman ! dit-elle d'une voix qui s'éteignit dans un sanglot.

Elle s'enfuit dans le jardin.

— Elle regrette beaucoup de vous quitter, à ce que je vois, dit la bonne madame Zaptine, cherchant à atténuer ce que sa première remarque pouvait avoir de désobligeant pour l'hospitalité de la princesse.

— Oui, répondit celle-ci lentement et en réfléchissant; je ne croyais pas que ce regret fût si vil... Je voudrais bien le lui épargner, et pourtant je ne vois guère...

— Bah ! dit une sœur aînée, il faut bien qu'elle s'accoutume à rester à la maison. Nous n'en sommes pas sorties, nous autres, et cela ne nous empêche pas de nous porter à merveille !

Platon regarda d'une façon peu sympathique celle qui parlait et lui tourna le dos.

— Pauvre petit oiseau ! pensa-t-il, la cage va se refermer et lui meurtrir les ailes !

Le lendemain, dès l'aube, Dosia descendit au jardin. Comme tout lui parut changé ! C'était pourtant le même jardin ; la planche flexible où elle avait séduit son cousin était un peu plus déteinte que l'année précédente, mais les chenilles tombaient avec la même profusion. Dosia évita la balançoire et prit à gauche, dans les taillis de lilas en fleur.

De son côté, Platon n'avait guère dormi : il avait passé la nuit à se demander si c'était bien le changement d'air et la vie mondaine qui avaient amaigri et pâli les joues de mademoiselle Zaptine.

Un secret désir de connaître la topographie du jardin, de s'assurer que Pierre, matériellement au moins, n'avait pas altéré la vérité, poussa Souraf à sortir de sa chambre.

Pierre n'avait pas menti : le tableau de sa folle équipée était fidèle, — en ce qui concernait le cadre ; la balançoire, l'escalier périlleux, la pelouse où l'on jouait aux *gorolki*, tout était bien à sa place. La grosse tête noire du chien de Dosia s'était montrée à l'entrée d'une niche de la cour... Platon s'enfonça au hasard dans le jardin pour boire jusqu'au bout la coupe d'amertume et trouver le pavillon en ruine où Dosia avait demandé à son cousin de l'enlever.

Il marcha quelques minutes à l'aventure. A travers le

jeune feuillage, les paillettes étincelantes de la rivière lui indiquaient de temps en temps le chemin ; au bout d'une longue allée de tilleuls il vit apparaître le toit bleu de ciel du petit kiosque et se dirigea vers son but à travers les méandres peu compliqués d'un labyrinthe classique.

Mourief avait décrit exactement jusqu'aux colonnes de plâtre où la brique apparaissait comme la rougeur d'une plaie. Souraf entra sous la coupole ; les bancs de pierre rongés par la mousse étaient à la place indiquée ; une grosse grenouille d'ouïrière regarda fixement Platon, puis sauta de tout son poids dans l'herbe qui envahissait les degrés de ce baroque lieu de repos.

Le jeune homme s'assit sur un des bancs humides et réfléchit.

Tout était donc vrai ! Pourquoi Mourief n'avait-il pas ou la charité de se taire ? Au moins le supplico du doute et la torture de la méfiance eussent été épargnés à son ami.

— Je devais l'aimer ! se dit Platon avec cette sorte de fatalisme qui est une des originalités du caractère russe. Puisque je devais l'aimer, que n'ai-je pu l'aimer aveuglément !

Dans l'affaîssement complet du désespoir, il laissa aller sa tête sur sa poitrine et resta péniblement absorbé... Un bruit léger attira son attention : de l'autre côté du pavillon.

Encadrée dans un bosquet de lilas, Dosia le regardait douloureusement, les mains jointes et abandonnées sur sa robe. Comme il levait les yeux, elle fit un signe de tête sérieux, presque solennel, et glissa entre les deux murailles de feuillage.

Platon n'essaya pas de la rejoindre et resta tristement préoccupé jusqu'au moment où la cloche l'appela pour le déjeuner.

La maison Zaptine était le temple du brouhaha. Si ce dieu a jamais eu des autels, l'encens qu'on brûlait pour lui dans cette demeure devait être particulièrement agréable, car il y séjournait de préférence.

Pendant deux grandes heures le déjeuner rassembla tour à tour les membres de la famille et les visiteurs. Par une de ces faveurs spéciales que la Providence met en réserve pour les gens indécis, ceux qui avaient quelque chose à se dire ne parvenaient pas à se rencontrer, les uns entrant, les autres sortant toujours mal à propos. On finit pourtant par se réunir au complet, ou à peu près.

— Qu'allez-vous faire aujourd'hui ? dit madame Zaptine. Il faudrait aller vous promener.

Une partie de plaisir fut vite organisée. On devait prendre le thé dans la forêt, puis revenir le long de la rivière, alors haute et superbe, qui baignait des prairies magnifiques. Un fourgon partit en avant avec le cuisinier, la ménagère, le buffetier et toutes les friandises imaginables.

Vers quatre heures, la compagnie se mit en route : les uns en calèche, les autres en drochki de campagne, — longue machine roulante où l'on ne peut guère tenir en équilibre qu'à condition d'être très-tassé, en vertu sans doute de l'attraction moléculaire. Dosia avait voulu monter son cher Bayard, qui, en l'absence de sa jeune maîtresse, s'était encore perfectionné dans l'art de défoncer le tonneau. L'inspection des remises ayant prouvé l'impossibilité absolue de se servir des selles d'homme, mises hors d'usage par un trop long abandon, force fut aux jeunes gens de monter dans les équipages.

Dosia, vêtue d'une longue amazone en drap bleu foncé, coiffée d'un large feutre Henri IV orné du classique panache blanc, maniait sa monture avec une aisance parfaite. Pendant cinq minutes elle trotta paisiblement à côté de la calèche où sa mère faisait à ses hôtes les honneurs du domaine. Mais cette sagesse forcée l'ennuya bientôt ; elle cingla d'un coup de cravache Bayard qui fit fou des